Document généré le 20 avr. 2024 03:52

Séquences
La revue de cinéma

Josette Bélanger, vidéaste
De la perversion

Josette Bélanger

Numéro 177, mars–avril 1995

Vidéo : des images pour tous

URI : https://id.erudit.org/iderudit/59400ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bélanger, J. (1995). Josette Bélanger, vidéaste : de la perversion. *Séquences*, (177), 20–20.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

conversation avec un client, dans une scène filmée comme un téléroman typique de TVA:

«— Y a eu un p'tit problème avec les gars.

— Quoi?

— Ben, ils devaient me rappeler après avoir fait le coup. Et comme ils l'ont pas fait, j'ai décidé sur place.

— Pis?

— Ils étaient morts!»

C'est donc à travers la forme et le traitement que nos trois lurons s'expriment. Toutefois, ce récit de gangsters typiquement américain transposé dans un contexte québécois force étrangement l'adhésion, peut-être parce que cette histoire d'amitié entre un tueur, un flic et un trafiquant, qui dégénère en affrontement sanglant, ne nous est pas si étrangère que ça. Quand on pense au trafic de drogue auquel se livraient des étudiants de technique policière à Rimouski, on se dit que **Dilemmes** aborde finalement un problème qui nous touche de près. Les auteurs sont également conscients des conséquences qu'entraîne un comportement violent, et il n'est pas surprenant de les voir périr par la violence à la fin.

On le voit, **Dilemmes** s'avère un premier film prometteur en dépit de ses lacunes évidentes. On ne peut oublier la piètre performance du VHS, malgré le soin apporté au cadrage et à la réalisation. La bande sonore se révèle tout de même assez saisissante, surtout grâce à un emploi judicieux de la musique, mais les limites du mixage des voix et des effets sonores se font très tôt sentir. Dans ce genre de projet, la direction des comédiens souffre toujours le plus, puisqu'il s'agit de non-professionnels et que les réalisateurs se dirigent eux-mêmes. Toutefois, l'interprétation d'ensemble s'élève au-dessus des Chuck Norris et des Steven Seagal, ce qui est déjà beaucoup. Enfin, le plus grave problème réside dans la minceur d'un scénario comportant une structure déficiente. Fondé sur un conflit dramatique pourtant solide, le dilemme qui oppose trois amis d'enfance séparés par des rôles de vie différents (policier, tueur, trafiquant: les archétypes du crime à l'écran) n'est pas suffisamment développé.

Aucune de ces faiblesses n'efface l'accomplissement de nos trois aficionados de John Woo. Je n'hésite pas à les comparer à l'équipe que composaient à leur début Sam Raimi et les frères Joel et Ethan Coen. Tout ce qui leur manque, c'est un peu de culture, des études universitaires et de la pellicule 35 mm. Quoi qu'il en soit, retenez-bien leurs noms: Nicolas de la Sablonnière, Mathieu Gaudreault et Yan Savard. Un jour, vous aussi, ils vous étonneront.

André Caron

Réal., scén. et prod.: Nicolas de la Sablonnière, Mathieu Gaudreault, Yan Savard — **Photo et mont.:** Nicolas De la Saablonnière, Yan Savard — **Int.:** Nicolas de la Sablonnière (Jacques Demy), Mathieu Gaudreault (Denis Landau), Yan Savard (Tony Valvetta), Claude Lapierre (Pierre Hugues), Stéphane Lapointe (Joel), Pierre Hugues Dorais (Carl), Alain Lapierre (M. Floyd) — Canada (Québec) — 1994 — 85 minutes — **Dist.:** Méga Vision.

Josette Bélanger, vidéaste

De la perversion

Pervertir: modifier en dérangeant, en détournant (de sa fin, de son sens).
Consultation: action de prendre avis; réunion de personnes qui délibèrent.

Je reviens d'une fin de semaine à Ottawa. Plus spécifiquement d'une fin de semaine passée au Conseil des Arts du Canada, parce que je fais partie du comité consultatif de la section des arts médiatiques (cinéma et vidéo). Je ne vais pas me lancer ici dans une description exhaustive du fonctionnement du Conseil, mais qu'il soit noté que chaque discipline possède son propre comité consultatif composé d'artistes pratiquants et du personnel du Conseil, et dont la première fonction, logiquement, devrait être exactement cela: la consultation.

Voilà un mot bien familier du Conseil des Arts, surtout auprès de sa présidente, Donna Scott, et de son directeur, Roch Carrier, qui, justement, viennent d'accoucher d'un livre bleu, soi-disant résultat de la «tournée de consultation pan-canadienne» à laquelle ils se sont livrés en décembre dernier et qui, par son manque de transparence et sa précipitation, n'avait réussi qu'à installer un climat de confrontation entre les hauts dirigeants du Conseil et les artistes.

Or, voici que ce que nous craignions alors se vérifie: Donna Scott et Roch Carrier ne cessent de répéter que le livre bleu est le résultat d'une consultation à laquelle ont participé plus de 2000 artistes à travers le pays. Quand on sait que la majeure partie d'entre nous avions exprimé notre refus de cautionner une telle consultation, l'on est en droit de questionner Madame et Monsieur sur la légitimité de leur propos.

Donc, nous voilà, comité consultatif que nous sommes, réunis à Ottawa pour prendre connaissance du plan stratégique (livre bleu) de Madame (et Monsieur?...). Ce livre nous abreuve à satiété de redéfinitions de critères, de restructuration de programmes, d'uniformisation ou d'uniformité entre les programmes (?), mais quant à savoir ce que tout cela peut bien vouloir dire... Et d'ailleurs tout cela veut-il vouloir dire quoi que ce soit à qui que ce soit? En fait, à toutes les questions que le comité consultatif posera durant cette fin de semaine, la réponse sera toujours identique: on ne peut répondre parce qu'on n'en sait pas plus que vous.

On nous apprend dans le même souffle qu'une équipe de transition a été formée, composée des hauts dirigeants et d'une quinzaine d'employés du Conseil, dont aucun chef de section. Cette équipe, au cours des trois prochains mois, sera employée à temps plein à la restructuration, à la redéfinition de programmes et à la concrétisation des implications que suppose la coupure éventuelle d'environ 80 postes administratifs. Ces gens sont tenus au plus grand secret vis-à-vis de leurs collègues de travail et vis-à-vis des artistes, des conservateurs de musées ou de toute autre personne qu'ils seraient appelés à rencontrer dans l'exercice de leurs fonctions.

De là à s'imaginer que cette équipe de transition sera utilisée de la même façon que les artistes l'ont été, c'est-à-dire pour servir de caution à un livre rouge, vert ou noir qui est, depuis le début, inscrit en lettres de feu dans le cerveau de Madame (et Monsieur?...), il n'y a qu'un pas, d'autant plus facile à faire que rien jusqu'à présent ne semble vouloir démentir cette hypothèse.

Nous assistons présentement à une période riche en consultations de toutes sortes, de toutes provenances. Malheureusement, les gens de pouvoir en ont trop bien compris les mécanismes et nous assistons à la perversion d'un outil essentiellement démocratique qui ne sert plus qu'à justifier et cautionner les décisions qui sont déjà pensées et planifiées. Il n'y a qu'à songer aux commissions Spicer et Bélanger-Campeau, ainsi qu'au rapport Allaire, qui auront permis à Mulroney et Bourassa d'agir comme bon leur semblait, sous le couvert de la légitimité, puisque la consultation avait été faite... (qu'en sera-t-il de Parizeau?). De toutes parts, de toutes provenances, nous sommes tous profondément trahis par des gens qui se donnent bonne conscience tout en évitant de prendre leurs responsabilités et d'assumer les conséquences de leurs gestes. Tout est de plus en plus flou, les frontières ne sont jamais là où l'on pense et nos hauts dirigeants pourront régner à leur guise sur de vastes et mornes lieux sans esprit, cachés derrière ces écrans de fumée qu'ils auront osé nommer consultation.

C'est ainsi que les mots et les choses sont pervertis et se perdent, que la mémoire s'embrouille et s'efface, et que plus personne ne comprend l'Autre. C'est ainsi que les divisions se font, que le tissu social s'effiloche et que l'on réussit à nous faire croire que tout est comme tout doit être et que, de toutes façons, rien ne sert de poser des questions puisque la réalité telle qu'on la connaît est là pour nous ramener à l'ordre, c'est-à-dire à elle-même, et nous prouver une fois de plus qu'on a tort et qu'il ne faut surtout pas prendre nos rêves pour la réalité.

On me pardonnera cette carte blanche. J'aurais voulu vous parler de création ou, mieux encore, vous offrir à rêver, donner à voir, à entendre de grands espaces clairs et ensoleillés, réfléchir le printemps qui vient nous refleurir. Mais par les temps qui courent, il semble impossible d'ignorer Madame, Monsieur et leurs semblables qui ne rêvent que du jour où ils pourront entonner tous en chœur les paroles célèbres de Margaret Thatcher: «Il n'y a plus de société, seulement des individus.»

Josette Bélanger